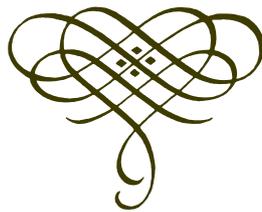




Pourquoi FAIRE UN JOURNAL



PAR RAPHÀËL MELTZ
NOTES LÆTTIA BIANCHI

1 Voici la situation. Il y a un peu plus de dix ans, avec Lættia Bianchi, on a lancé une revue, *R de réel*. On était étudiants, on n'avait pas vingt-quatre ans. On n'y connaissait rien. On a tout appris. À faire un sommaire. À faire une maquette. À envoyer un fichier à l'imprimeur. À faire le tour des librairies, à établir un bon de dépôt. À déposer la revue dans les boîtes aux lettres des soixante-quinze premiers abonnés, en vélo, à Paris. À préparer un deuxième numéro, etc. La revue avait eu la bonne idée d'annoncer sa fin: chaque numéro était une lettre, qui déterminait le sommaire, on s'arrêterait à Z'. Ça nous a pris cinq ans. Souvenir de l'été 2002, dans un café rue Vieilledu-Temple, avec Nicolas de Crécy. On était au milieu de l'alphabet, il restait deux ans et demi, on lui a annoncé qu'on arrêterait, qu'on avait fait le tour du monde. Mais on était orgueilleux, on a continué: il fallait arriver à Z. On a regroupé UJVW et XY, pour finir plus vite. Et on a fini.

On aurait pu passer à autre chose. On a décidé de repartir, cette fois dans la presse: en kiosques. On a lancé un hebdomadaire, *Le Tigre*, en mars 2006. Il fallait de l'argent: vingt-cinq personnes, des proches ou des proches de proches, ont mis chacun 1000 euros dans une SARL de presse. Trois mois et seize numéros plus tard, on avait tout cramé et on devait 20000 euros à notre imprimeur. Ce premier *Tigre*, l'hebd, a été un gigantesque bide commercial, comme le monde de la presse en connaît souvent. Alors que le premier numéro était tiré à 20000 exemplaires, on a fini, seize numéros plus tard, avec quelques centaines d'acheteurs en kiosques⁴, et autant d'abonnés. L'été 2006, on a suspendu la parution. Mais on a décidé, coûte que coûte, qu'il fallait continuer. On ne supportait pas que ce soit un échec économique qui nous arrête. On était orgueilleux. On a fait un appel aux lecteurs: on a réuni 13000 euros supplémentaires via une dizaine de nouveaux petits actionnaires. On savait que la région Ile-de-France allait lancer une aide aux revues; on présentait que *Le Tigre* devait être à nouveau présent en librairies. En avril 2007, on a transformé le journal en magazine mensuel, diffusé en kiosques et en librairies. Été 2007: on a annoncé à Aurélie Delafont, notre secrétaire de rédaction, présente depuis le début du *Tigre*, qu'on arrêterait le journal.

Épuisés par la somme de travail, démotivés par la médiocrité des ventes. *Le Tigre* d'alors ne nous plaisait même plus. Et on le faisait dans un assourdissant silence, à peine troublé par quelques lecteurs trop fans pour être honnêtes. On avait préparé l'édition annonçant le dernier numéro. Au Salon de la revue 2007, il a pourtant suffi de croiser pas mal de lecteurs, enthousiastes, comprenant les intentions du journal, disant ce qu'on souhaitait entendre. Regonflés, on a décidé de changer de formule: on a fait un bimestriel, plus gros (104 pages), avec de la couleur. De mars 2008 à la fin 2009, c'est la version du *Tigre* qui aura connu le plus de stabilité. Été 2008: il me semble, mais je n'en suis pas absolument certain, que cet été-là, on n'avait pas pris la décision d'arrêter⁶. Mais, fin 2008, la lassitude était là à nouveau. On a fait un trou dans la maquette comme on offre une nouvelle guêpière à sa vieille maîtresse⁷, espérant faire revenir le plaisir par quelque artifice. C'est «l'affaire Marc L.⁸» qui jouera l'aiguillon de Cupidon: ce coup du sort absurde, connaît enfin une forme de succès commercial à cause d'un malentendu (malentendu qu'on a vite dissipé, insultant plus ou moins les nouveaux lecteurs de ne pas nous avoir redécouverts auparavant), nous a redotés: on a fait alors quelques-uns des meilleurs numéros du *Tigre* (30, 31)⁹.

Été 2009: encore le désir d'arrêter. Encore? Encore! À la rentrée, le numéro 34 s'est fait dans la douleur, annonçant les changements. Pour aller vers quoi? On a imaginé créer un grand comité de rédaction, avec des compagnons de route du *Tigre*. Refaire un hebd, pour se venger de l'échec de 2006. On est arrivés à cette formule hybride du quinzo-madaire, qui a les avantages de l'hebd (ça sort souvent), sans ses inconvénients (deux fois plus de temps pour que les gens le trouvent en kiosques). En fait de comité de rédaction, une seule personne¹⁰ nous a rejoints: Sylvain Prudhomme. Pour la première fois, nous n'étions plus juste deux à prendre les décisions, à inventer les rubriques, à chercher des auteurs, à remplir les blancs. Le nouveau *Tigre* (la bête!) a mieux marché que ses prédécesseurs: d'ailleurs, depuis 2006, le nombre d'acheteurs du journal n'a cessé de progresser. On parlait de loin, c'est vrai, mais tout de même: alors que tous les journaux voient leurs ventes diminuer, on grandit gentiment. Quelques lecteurs se sont plaints de la nouvelle formule: ils préféraient le magazine. Nous aussi, on l'aimait bien, ce magazine, ses recherches formelles, son dos carré, ses très très longs articles¹¹. Mais avec la bête, il y a le plaisir d'avoir inventé de nouvelles formes. Les feuilletons d'actualité. Les grands papiers de la page 3. Des entretiens faits dans l'urgence. Le plaisir aussi

de travailler avec Sylvain, de le voir grimper dans les arbres, nous ramener des entretiens surgis de nulle part, partir avec lui en stop jusqu'en Biélorussie¹². *Le Tigre* revivait: de l'énergie était là, à nouveau. Mais: ce n'était pas non plus un tsunami¹³.

2 Pardon pour ce long parcours historique. Cette histoire, on l'a déjà racontée. Peut-être pas assez. Peut-être pas clairement. Souvenir de l'été 2009, rencontre avec David Dufresne, qui vient là où *Le Tigre* se fait, chez nous, à côté de la Maladrerie, à Aubervilliers (quelques mois plus tard, on aura enfin un vrai bureau¹⁴). Il nous dit sa stupéfaction, à nous voir, à côté de la cité des Courtillères de Pantin, dans cette banlieue pas bobo pour un sou: jamais, lisant *Le Tigre*, voyant la robe de l'animal, il ne nous aurait imaginés dans ce genre de contexte. Pourquoi, nous demande-t-il, pourquoi est-ce qu'on ne sent pas plus ce que vous êtes dans votre journal? Bonne question: pourquoi, par pudeur, nous sommes-nous

suite p.7

1. À maints égards, *R de réel* est l'ancêtre du *Tigre*: recherches graphiques (à partir du volume) ou K, avant c'était plus ou moins affreux, mélange d'illustrations anciennes et de dessins contemporains, articles de fond cotoyant des textes légers, etc. Certains chroniqueurs du *Tigre* viennent d'estimes et d'amitiés nées à l'époque: Éric Chevillard, Killoffer, Morvandiau, Nicolas de Crécy, Hélène Briscoe, Sergio Aquino, Jean-Benoît Dujoi, Juliette Volcier, G. Dégé, Andromène de Biliquy, Stéphane Corcoral & Kate Fletcher... et j'en oublie.

2. Suivant le raisonnement pour le moins étrange: en librairies, il y a déjà beaucoup de bons éditeurs; en kiosques, tout le monde se plaint mais personne ne lance de journaux différents. Donc pourquoi pas nous, puisque personne?

3. Pour couvrir les frais d'impression, beaucoup plus élevés que dans l'édition, car le tirage, même d'un petit journal, reste important étant donné le nombre de kiosques — *Le Tigre* ayant en outre été diffusé à l'échelle nationale depuis sa création. Il est bien plus facile de financer une revue, qui connaît en amont un tirage «raisonnable»

(quelques centaines d'exemplaires). L'impression du premier numéro de *R de réel* avait été payée par le concours «Les jeunes font l'an 2000», doté de 15000 francs; les abonnements finançant l'impression du numéro suivant, et ainsi de suite.

4. Un mystérieux chiffre trônait sur la une, à côté du titre. On peut lire: «88» au n°1, «917» au n°6, «646» au n°15... On disait aux amis de deviner à quoi correspondait ce chiffre... tellement ridicule que personne ne risquait de trouver qu'il s'agissait du nombre cumulé d'acheteurs en kiosques et d'abonnés! Il y eut une chute vertigineuse des lecteurs entre le n°3 et le n°4, s'expliquant par un canular lancé dans le numéro paraissant n° avril. En face d'une image ancienne de poissons se trouvait un article intitulé «Le Tigre s'est vendue à Esso», où il était question d'essence, d'existence, de tigre dans le moteur, bref de mécanisme... Désabonnements en masse.

5. Et qui mette fin à un an de travail de préparation fructueux. Car avec le recul, aussi cheap qu'il nous paraisse aujourd'hui, ce *Tigre* hebdo illisible, imprimé gris sur gris (*Libé* avait intitulé à raison une brève lapidaire «Le Tigre de papier recyclé»),

ne doutait vraiment de rien: cf. sa page centrale ronde (à lire à plusieurs autour d'une table) et certaines rubriques folles, dont «Le Voyage de Marco Polo» — qui, en dépit d'une mise en page frisant le non-sens, demeure le ratio temps de travail/rapidité de publication le plus absurde et le plus impressionnant qu'on ait mené. C'est par ailleurs avec ce *Tigre*-là qu'a débuté la contribution de nombreux photographes. On ne remercia jamais assez tous ceux qui nous ont fait dès cette époque confiance — auxquels s'ajoutent les fidèles de l'époque *R de réel*. Et au fait: personne n'était payé, bien sûr... Et, cerise sur le gâteau: tout le monde était obligé de signer sous pseudonyme!

6. Terrible méprise! Bien sûr qu'on a dit qu'on arrêterait. C'est tous les étés qu'on embête tout le monde avec ce leitmotiv: Jean-Christophe Menu m'avait d'ailleurs cloué le bec avec raison: «L'édito, c'est comme une femme. Quand on répète en boucle qu'on veut la quitter, on ne le fait pas. Le jour où on le fait vraiment, on n'en parle pas: on s'en va, c'est tout.»

7. Laquelle?

8. Pour ceux qui ne sauraient pas de quoi il en retourne, il s'agit d'un article retraçant la vie d'un individu réel («Marc L.») à partir de toutes ses traces accessibles sur internet. L'article a donné lieu à un immense buzz journalistique. *Le Tigre* a gagné des centaines d'abonnés dans l'affaire. Cette notoriété conduisit régulièrement des badauds dans les Salons à marmonner: «Ha ouais, c'est le canard qui traque les gens sur internet...» Quelques pages noires de texte sur les rapports Italie-Slovenie au XIX^e siècle suffirent normalement à les cloigner.

9. Suivis de l'impression d'avoir atteint ce que l'on voulait faire sous cette forme. *Le Tigre* bimestriel fut parfois un régal à faire, notamment avec la folie de quelques numéros à contraintes (les textes de «l'Almanach» maquetés en feux d'artifices ou en pyramides, les thématiques cachées sous des noms de couleur alambiqués), mais la créativité formelle prenait (presque) le pas sur le fond. D'où notre agacement lorsque des lecteurs ont été déçus par le passage au quinzo-madaire, alors que le but premier d'un journal comme *Le Tigre* ne se limite évidemment pas à son inventivité formelle ou à son élégance. Bref: changement risqué, mais mille fois salutaire.

10. En valant une bonne douzaine.

11. Je profite de cette note qui était prévue dans la maquette mais dans laquelle je ne me souviens plus de ce que je voulais dire pour dresser les louanges de ceux que l'on a connus lors de cette période: Paul Martin, Chaix, Benoît Lenoble, Patrick Normand, Walter Lewino, Emmanuel Loi, Xavier de la Porte... J'en oublie encore.

12. Pour moi: en train jusqu'à Nice.

13. Formule étrange, que j'ai en vain tenté de faire couper lors de la relecture. Est-ce à dire qu'on espérait un tsunami? Qui inondait quoi? Qui tenait le rôle du papillon?

14. Grâce à un appel à des lecteurs, une amie d'ami d'abonné nous a sous-loué cette année un merveilleux petit bureau, dans l'une des plus jolies impasses du XVIII^e arr. C'est là où l'on boucle une dernière fois ce *Tigre*, des roses trémières aux fenêtres. L'aventure du *Tigre* fut menée à Belleville dans le square de La Générale, puis, à domicile, à la porte de Clignancourt puis à Aubervilliers... et démanté dans quelques jours à nouveau.



toujours effacés derrière l'étiquette *Le Tigre*? Au point que des amis nous appellent «les Tigres», ce qui ne laisse de m'agacer¹⁵. Voici la dernière étape. Été 2010. Sylvain Prudhomme part travailler à Ziguinchor, en Casamance, au Sénégal. Il n'est pas là pour la rentrée du *Tigre*. Quand on avait appris son départ, je lui avais dit pour rire qu'il aurait la mort du *Tigre* sur la conscience. Aujourd'hui, j'ai moins envie de rigoler. *Le Tigre* ne serait pas, tout court, sans Lætitia Bianchi. À la fois grande ordonnatrice de la maquette, auteur de la majorité des meilleurs textes parus durant ces quatre ans et demi, sous son nom ou sous d'autres, elle est indispensable au *Tigre*. Mais, à cause de cela, nous sommes privés de l'autre Lætitia Bianchi, celle qui n'a sorti qu'un seul roman en dix ans, qu'un seul livre¹⁶ de dessin. Au lieu de travailler sur ses projets personnels, elle a mis l'essentiel de son énergie dans *Le Tigre*. C'est pour cette raison, au moment de l'annonce du départ de Sylvain, qu'elle a décidé, elle aussi, de prendre le large. Pas forcément de cesser toute collaboration au journal, mais ne plus s'en sentir responsable. J'aurais été fou de lui demander de continuer coûte que coûte. Je l'ai tenté, bien sûr, mais c'était absurde: moi le premier je souhaite la voir aller là où elle le désire. Je sais aussi que si *Le Tigre* continue, elle en sera, d'une façon ou d'une autre¹⁷. Me voilà donc seul, avec Aurélie Delafon, pilier qui a vécu toutes les tempêtes et tous les doutes depuis 2006. Au début, j'ai été excité. Faire ce que je veux, sans discussion, sans se brider: perdre l'aspect plus poétique, plus abymien¹⁸, amené par Lætitia. Aller vers un ton plus rageur, moins sage, moins consensuel. Et puis soudain je me suis senti seul, très seul: écrasé. Dépassé. Manquant de souffle. J'avais imaginé que tout un groupe se formerait autour de moi. Mais ce groupe, il me manque. Je n'ai pas réussi à le créer. Pourquoi?

3

C'est, presque toujours, pendant l'été que vient la décision d'arrêter *Le Tigre*: parce que l'été, on touche à quelque chose de rare. Pas seulement des vacances, ces vacances qui pour les salariés traditionnels ne durent jamais que cinq semaines par an; plutôt une vacance, la possibilité de faire autre chose. Écrire un livre. Lire des livres. Reprendre des murs. On me dira: mais si tu avais un vrai métier, mon garçon, ce serait pareil. Tu n'aurais pas beaucoup de temps pour lire ou écrire ou pour peindre un mur. Pas tout à fait vrai: ça fait dix ans que je n'ai pas

de vrai métier, ça fait dix ans que les trois quarts de mon temps sont consacrés à une revue ou à un journal, et ça fait dix ans que je dois gagner ma vie par ailleurs. Car ça fait dix ans que je ne suis pas payé par cette revue, ce journal. La quasi-totalité du temps que Lætitia et moi (et Sylvain) avons consacré au *Tigre*, nous l'avons fait de façon bénévole (je dis quasi, car il y a des avantages afférents, quelques notes de frais; et de menus paiements, pour la première fois l'année dernière). Et comme on n'a pas la chance d'être rentiers ni propriétaires, on doit gagner notre vie. Travailler dans les interstices. Gagner de l'argent la nuit: pas en vendant notre corps; pas même notre âme; mais en y laissant de l'énergie, certainement. Je ne supporte pas les gens qui utilisent l'argument du loyer à payer comme façon de se faire pardonner d'avoir renoncé à leurs principes. Il ne s'agit pas de ça ici. Il s'agit de dire qu'être fauché comme un écrivain sans succès que je suis, ça me paraît normal. Si j'avais voulu gagner de l'argent ou avoir du pouvoir, je les aurais pris les boulots qu'on m'a proposés, à l'époque où j'étais encore sur le marché du travail. En revanche, j'aimerais bien avoir la vie qui est celle de l'écrivain fauché: flâner la journée, passer une semaine dans une bibliothèque à me passionner pour Léon Bloy ou partir un mois en résidence au fin fond de la Franche-Comté. Je ne peux pas: j'ai un journal à faire tourner. Des factures à régler. Des mails auxquels répondre. Des articles à écrire. Des auteurs à relancer. Etc.

Le Tigre comme un engagement humanitaire: c'est comme si je sacrifiais de mon temps au profit du monde, comme d'autres vont donner quelques heures aux Restos du Cœur ou à l'Armée du Salut. Mais ce ne devrait être que quelques heures. Pas tout son temps. Or faire tourner une boutique comme *Le Tigre*, c'est, que je le veuille ou non, chronophagissime. Pourquoi l'a-t-on lancé, ce journal? Par simple orgueil? Pour le bien de la société? Difficile à dire, comme tout engagement bénévole ou humanitaire est difficile à évaluer. Parfois, j'ai le sentiment que mon rôle est de dire au monde: il est possible de faire ça. Il est possible de lancer un journal beau intelligent sans publicité le tout sans dilapider l'héritage familial; c'est possible, je vais vous le montrer. Mais tu penses encore que c'est important, pour toi, de le faire? Je ne pense plus pour moi: je pense pour les autres.

4

Nos lecteurs sont généreux. On l'a vu en 2006, quand treize inconnus nous ont fait ces chèques de 1000 euros. Ils le seraient certainement

encore aujourd'hui, d'autant plus que peut-être la seule bonne mesure du quinquennat sarkozyste est la défiscalisation à 66% des dons aux journaux. Vous donnez 1000, vous déduisez 660 de vos impôts. Évidemment, il faut payer des impôts — mais enfin on trouvera toujours assez de lecteurs assez riches et assez sympas. Donc, oui, on pourrait certainement amasser un nouveau petit trésor de guerre. En profiter pour faire une relance du journal, comme lors de la sortie de la nouvelle formule de 2010, avec des affichettes devant les kiosques, avec une mise en place plus élevée pour être mieux vu. On pourrait même imaginer que je me verse un salaire. Mais est-ce vraiment une question d'argent? Cette énergie dont je parle, elle ne s'achète pas qu'avec un salaire. Elle s'achète avec un vent de folie, avec un groupe d'amis, avec des gens brillants, avec l'envie chaque matin de raconter le monde, de dire ce que les autres ne disent pas, ou mal.

5

Ne pas être ingrat: il y a quelque chose de plaisant, il serait aberrant de le nier, à entendre la revue de presse de France Inter citer votre journal alors que vous prenez votre petit déjeuner, chez vous, dans cet appartement qui sert de bureau à votre rédaction. Il y a quelque chose de plaisant à se dire qu'on part traverser l'Europe avec cent euros, pour épuiser le concept du reportage du même nom. Il y a quelque chose de plaisant à reprendre les meilleures brèves d'Eric Chevillard, à recevoir les imprécations d'Emmanuel Loi, à caler les images de Walter Lewino (mais si je commence je vais devoir citer tout le monde, donc je ne cite pas tout le monde mais que personne n'y voie un jugement de valeur; je m'arrête volontairement aux trois aînés de la bande). Imaginer des grands sujets pour la page 3. Etc. etc. Des rencontres, des bons moments, on en a eu plein, au *Tigre*. Des gens drôles, des gens malins, des gens gentils, il y en a eu plus qu'il n'en faut. Ce n'est même pas la peine de faire la liste, il suffit de regarder les sommaires: hormis peut-être en 2006¹⁹, il n'y a jamais eu d'auteurs ou de proches avec lesquels les choses se soient mal passées. Des auteurs qui acceptent de travailler gratuitement, qui acceptent nos cyclothymies, nos exigences, il y en a, il y en aura toujours. Mais, mais — bien sûr, ce n'est pas la même chose: de recevoir une chronique par mail ou de boire des bières ensemble. Et finalement tout le temps est pris par le travail; on ne boit pas de bières ensemble, les relations perdent en intensité. Il est

évident que c'est de notre faute; mais c'est un serpent qui se mord la queue: car il n'y a pas de temps pour faire autre chose que *Le Tigre* et c'est parce qu'il n'y a pas de temps que l'envie s'en va. (Et puis, aussi, ce n'est pas la même chose: une chronique, et un grand papier.)

6

On m'a dit de ne pas m'en prendre aux lecteurs. On, c'est Sylvain, juste avant de sauter dans un avion pour Ziguinchor. Évoquant l'édition du dernier numéro de la formule magazine (le 34) où, selon lui, on attaqua les lecteurs. Le relisant, je ne vois pourtant rien qui ressemble à une attaque; en creux cela signifie que je ne me rends pas bien compte de quelques choses. C'est particulier: faire un journal pour des lecteurs, et s'agacer de ces lecteurs-là. Souvenir d'un Salon où j'expliquais à une lectrice (oui, oui, c'est vous, Blandine D.) éberluée, que j'aimerais bien pouvoir choisir les lecteurs du *Tigre*, qu'il faudrait qu'ils me démontrent qu'ils le méritent vraiment. Est-ce vraiment raisonnable? Souvenir aussi du *Tigre* hebdo où l'on critiquait l'absence de lecteurs curieux: absurde, car ceux qui lisaient nos plaintes étaient justement les rares lecteurs curieux. Donc, c'est vrai: ce n'est pas de la faute des lecteurs. Ou alors, si faute il y a, c'est celle de ne pas réagir, si ce n'est dans d'innombrables mails où ils *feulent leur admiration*, et ils nous *serrent la patte* et ça, ça ne fait pas avancer le schmilblick.

7

Ce n'est jamais simple de mettre noir sur blanc quelque chose comme une ligne éditoriale: surtout quand on s'appelle *Le Tigre* et qu'on a toujours pris garde de ne pas s'enfermer dans une école, une chapelle. Mais tout de même: pourquoi ce qu'on reçoit comme propositions spontanées est-il toujours trop loin de ce qu'on aime publier? Pourquoi reçoit-on de la poésie, de la fiction, alors qu'il est manifeste (et qu'on l'a dit maintes fois) qu'on n'en publie pas? Pourquoi reçoit-on des papiers bien sages et bien lisses, bien fades et bien inutiles? Pourquoi ne reçoit-on pas des textes qui nous enchantent, qui nous enflamment? Même à moitié ratés, mais qui témoigneraient d'une envie de raconter le monde

avec finesse, avec empathie, avec du recul. Je pourrais dire: quelqu'un qui se prend pour un journaliste mais qui s'imaginer écrivain. Quelqu'un qui veut la rigueur du sociologue et la beauté du poète. Je pourrais dire beaucoup de choses. On a publié assez de bons textes dans *Le Tigre* pour que tout le monde comprenne.

Dieu sait qu'il faut se méfier de l'antienne comme quoi c'était mieux avant. Dieu sait également que je n'éprouve pas pour *Actuel*, même première période, une admiration béate. Mais tout de même: à lire les récits de l'époque, à lire le journal de l'époque, ils étaient nombreux à vouloir y participer, à mettre leur vie entre parenthèses, une semaine, un mois, pour donner de leur temps au journal. Pour écrire jour et nuit, reprendre le papier jusqu'à qu'il corresponde aux souhaits des fondateurs.

Où sont-ils, les jeunes gens qui aimeraient écrire dans *Le Tigre* et qui nous proposeraient autre chose qu'un papier écrit comme ils apprennent à le faire à l'ESJ? Ils sont sans doute en train de faire des stages au site internet de *Libé* ou à Rue89.

Où alors ils viennent nous demander de faire un stage au *Tigre*, en juillet parce que c'est les vacances, ou en avril parce que c'est ce que leur école leur propose. Une fois seulement on a eu quelqu'un qui nous a proposé de faire un stage hors de son parcours scolaire: une fois! (C'était Sophie Leng, qui faisait des études de droit, et qui nous a notamment aidés pour faire tourner le site et pour faire l'*Agenda-Almanach*.) On reçoit des dizaines de candidatures pour un stage: des étudiants en journalisme, des étudiants en graphisme. C'est pour un mois, rarement deux. Ils apprécient l'originalité du journal, blablabla, ils ont un avenir à mettre sur pied, un métier à apprendre, un CV à remplir. Autour de nous, il y a les trente-naires. Certains écrivent bien: ils ont contribué au *Tigre*, à un grand papier, un plus court papier, une chronique récurrente. Mais ils ont leur métier à côté, ou, pire encore: leur thèse à finir. La thèse, devenue l'unique objet de mon courroux. J'aimerais leur dire: arrête-la, ta thèse. Laisse-la gésir au bord de la route, elle criera un peu peut-être et bientôt tu l'oublieras. Mais non: ils ont une carrière, derrière, sans

15. Il faudrait déjà pour cela éviter soi-même les métaphores du genre «la robe de l'animal».

16. Il ne sait pas compter.

17. Oui monsieur. Tout l'enjeu de ma ô combien difficile décision de «démission temporaire» (pardonnez-moi, Aurélie, Sylvain et Raphaël, pour mes changements d'avis quotidiens...) étant de mettre le fonctionnement du journal à plat, pour, en effet, retrouver du temps. Mais outre l'*Agenda-Almanach* 2011, et certains des feuillets, les lecteurs pourront peut-être se mettre sous la dent (au printemps ou à l'été 2011?) un hors-série, *La Tigresse*, sorte de féminin à la sauce *Tigre*. On ne se refait pas.

18. Sic.

19. [Censuré].



doute, qui les attend. Ils seront peut-être nommés maître de conf à Nevers, allons savoir. C'est important pour eux. Ils ont autour de trente ans, et ils font une thèse. Ou alors, ils ont un métier. Est-il si passionnant, ce métier? Ce n'est pas le sentiment qu'ils donnent: ils semblent y aller sans plaisir, sans punch. Ils semblent être des salariés résignés. Ils pourraient s'arrêter un an ou six mois, toucher le chômage, essayer d'autres choses, d'autres façons de vivre. Mais non: dans les gazettes sans esprit, on parle de génération résignée. On dirait que pour une fois: ce sont les gazettes sans esprit qui ont raison. Et les écrivains? Pourquoi ont-ils été si peu à frapper à notre porte en disant: j'ai envie de raconter le monde. La fiction, leurs livres, c'est très bien — mais se coltiner un peu de réel, ce serait trop leur demander? Sortir de leur petit confort d'écriture, est-ce difficile? Pourquoi faut-il se battre pour leur extorquer que peut-être oui l'un prochain quand ils auront le temps ils feront un feuilleton? C'est vrai qu'on ne paie pas les contributions au *Tigre*. Mais ce n'est pas, manifestement, un frein pour tous ceux qui acceptent d'y participer, et, on l'a raconté mille fois: dans toute l'histoire du *Tigre* il n'y a eu qu'un seul refus de participer sans être payé. Cela se passe de commentaires. Il reste des photographes et des dessinateurs. Pourquoi, je ne sais pas, sans doute pour des raisons économiques, sans doute est-il encore possible de gagner sa vie en étant photographe ou dessinateur et de consacrer du temps à des projets plus personnels. Il reste des photographes et des dessinateurs prêts à se lancer dans des projets étonnants, un peu fous²⁰. On pourrait faire un journal de photographies et de dessins. C'est, vrai, on pourrait. Mais on ne va tout de même pas renoncer à l'écriture. Il faut aussi du texte. Aussi du texte. Je les vois aussi, ceux qui y croient. Quand Arenaud Poun m'explique que je n'ai qu'à mettre un peu de mon esprit punk dans *Le Tigre* et que tout repartira. Quand Killoffer imagine des attaches avec d'autres journaux à naître pour relancer la bête. Quand Paul Martin met à notre disposition son cerveau bouillonnant pour nous proposer une nouvelle rubrique. Quand Émilie Gaiame ne décline pas l'idée de venir travailler avec nous. Et ceux avec qui on n'a pas eu le temps de parler mais dont on sait qu'ils pensent que *Le Tigre* est important et qui sont prêts à aider, à donner un coup de main. Je sais qu'ils sont là, mais à cette

heure leurs épaules, nos épaules, me semblent trop frêles.

8

@touslesjournalistes: vous êtes contents de là où vous emmenez votre beau métier? From #albertlondres to #alexhervaud (Les habitués de Twitter comprendront.)
Les journalistes: je les regarde, lancer leurs petits messages en 140 signes, répétercuter des scoops si essentiels (Brice Hortefeux aimerait être maire de Vichy! Apple lance un réseau social musical!). Je les vois jouer en caressant leur ipad, leur smartphone, en regardant leurs statistiques d'accès, en discutant de la consommation de l'information. La consommation de l'information: j'ai vu, de mes yeux vu, un journaliste laisser un de ceux qui organisent (financent) les flux d'aujourd'hui prononcer cette expression sans réagir. Je me dis que durant des décennies, ça aurait été impossible: ils, les journalistes, ils n'auraient pas accepté qu'on parle de «consommation» de l'information. Ils auraient pensé, avec une grandiloquente naïveté, qu'ils jouaient un rôle social. Peut-être même qu'ils représentaient un enjeu démocratique. Aujourd'hui, non: ils font leur métier, et s'ils réfléchissent dessus, c'est juste pour savoir comment l'information va être hiérarchisée par Google ou Facebook. Ce qu'ils suivent, c'est: les clics, les followers, les outils. Le fond? Quel fond? Ah, les papiers: pas trop longs, et surtout vite mis en ligne. Les journaux? C'est du passé. On va avoir des superbes applis multimédia sur ipad. C'est tellement bien: une vidéo, tu te rends compte, une vidéo que tu incrustes au milieu de ton article. Mais les amis, vous n'avez qu'à aller faire de la télévision, ça fait quarante ans qu'on peut filmer des gens, c'est pas trois clics qui vont changer la façon de raconter le monde, si? Une journaliste qui travaille dans un quotidien en papier justifiait devant moi tous les défauts de ses articles ou de ses absences d'articles par sa hiérarchie, ses rédacteurs en chef, frileux, qui suivent le vent — je lui dis: «Mais vous êtes nombreux dans ce cas, vous n'avez qu'à votre mettre ensemble et lancer un journal.» Et elle: «Non, je n'ai pas le tempérament de bâtisseur, je suis une

fourmi qui fait son travail.» Il n'y en aurait qu'une seule. Mais tout se passe comme s'il n'y avait plus que des fourmis, soumises.

9

Trop facile, ce jeu de massacre. Trop facile de taper sur tout le monde et de s'ériger en modèle de perfection. Alors, il faut parler de tout ce qui ne va pas chez moi. Je suis un tire-au-flanc, j'aime m'agiter, mais j'ai du mal à aller au bout des choses. J'adore lancer des idées, créer des choses — j'ai beaucoup de mal à les finir. Un journal, une revue, tout le monde sait que c'est périodique, que ça revient régulièrement, qu'il faut remplir les cases, mais moi je le refuse. Je m'ennuie très vite. Très vite même je ne parviens plus à lire mon journal, à lire ce que je n'ai pas lu lors du bouclage²¹. Je le regarde de loin, ce *Tigre*, il n'est pas pour moi. Il ne m'amuse pas. J'adore lire les journaux, je décide d'en faire un, et je suis incapable de l'apprécier. J'aime quand on change de formule. Quand on réinvente tout. Et puis ensuite ça devient une vieille routine, alors je laisse aller. Ensuite, il y a l'argent. Pour des raisons inconnues, je suis incapable de gagner de l'argent, et, partant, de faire gagner de l'argent à une quelconque structure que j'anime. Parallèlement, je suis également incapable de perdre de l'argent. Ce qui nous donne ce *Tigre* qui, bon an mal an, poursuit son aventure sans vraiment grossir ni vraiment mourir. Le commerce me fatigue, la politesse du marchand face à son client m'épuise, les règles de bonne gestion m'exaspèrent, une facture à recouvrer de quatre euros trente centimes me désespère. En 2010, on a changé nos tarifs d'abonnement annuel: j'ai oublié de le préciser à l'agence qui gère les abonnements d'une quinzaine de bibliothèques. Cela fait sept mois que je dois envoyer la facture rectificative, de trente-cinq à cinquante euros — je n'y arrive pas. Il y a aussi que: je ne supporte pas les logos, les patrons, les publicités et les publicitaires, les compromis, la sagesse. Je n'aime pas les gens qui mettent de l'argent dans un projet en promettant qu'ils ne s'intéresseront jamais au fond et qui finissent par mettre le nez dans les sommaires. Mais, pire encore, je n'aime pas les gens qui, ayant mis de l'argent dans le projet, tiennent leur promesse de ne jamais s'immiscer: le simple souvenir de leur existence, de leur gros chèque qui me contrarie. Voilà pourquoi je ne crois guère au grand mécène faisant un gros chèque et nous sortant de la précarité.

c'était bien, tel article, point. Ou alors: bof, celui-ci. Et puis voilà.

Mais pour nous, faire un journal comme *Le Tigre*, c'est essayer des choses. Prendre des risques — faire des choix qu'on n'explicité pas forcément mais dont il nous semble qu'ils sont manifestes. Mais pas de débat, les gens le prennent et c'est tout. Un journal comme celui-ci, il mérite critiques ou enthousiasmes argumentés. Détaillés. Ce n'est pas juste quelques mots mis bout à bout, à consommer et on passe à autre chose. Deux fois on a eu des remarques, des avis: la première fois, sur le syndicalisme (n°2). La deuxième fois, sur les théories du complot (n°9). Est-ce à dire qu'hormis les syndicats et les illuminés, plus rien ne vaut débat? La question du voile (n°10), elle se discute. Donner la parole à Gérard Schivardi (n°8), ça se critique. Même raconter Guantánamo du point de vue de Lakhdar Boumediene (n°1), c'est peut-être absurde. Mais qui nous l'a dit? Qui nous a pris à rebours? Qui nous a fait réfléchir à notre propre travail? Qui nous a permis de le remettre en question? Qui se penche sur les textes pour en faire une analyse précise, éventuellement de mauvaise foi? On lance des reportages à 100 euros, avec un résultat mitigé: qui nous a adressé un long message pour les critiquer, les analyser, s'interroger sur les liens entre argent, contraintes, écriture? On fait des feuilletons d'actualité, enquêtes ou reportages écrits au fil du temps: il a fallu une rencontre dans une librairie, lors de la sortie des quatre livres issus des feuilletons, pour qu'on parle un peu de cette forme, qui était si fréquente jusque dans les années 1950. On fait, à la suite de la revue *Geste*, des entretiens longs et passionnants sur des anonymes: qui se demande si c'est la bonne façon de raconter les humains d'aujourd'hui? Non. Nos lecteurs consomment, eux aussi, on dirait qu'ils consomment ce qu'on fait. On dirait que *Le Tigre* est un produit de consommation. Mais je ne suis pas Antoine Riboud: je ne fais pas des yaourts. Je serais prétentieux? Je mettrai *Le Tigre* plus haut qu'il ne le mérite? Après tout, ce n'est qu'un journal, on le jette quand on a fini, et puis voilà. C'est possible, c'est tout à fait possible que ce soit moi qui me trompe. Que tout ce qu'on met dans *Le Tigre* ne soit pas perceptible, qu'il ne ressemble qu'à un journal comme un autre, pas à quelque chose qui soit de l'ordre de, de — dans ce cas-là, oui, il est plus sage d'arrêter.

énergies renouvelables et disent du mal de Sarkozy.

On a cru longtemps qu'on avait quelque chose à ajouter. Quelque chose d'utile. Mais c'est peut-être déjà trop tard. La résignation est peut-être déjà trop grande. Guillaume Zorgbibe me disait que le journal n'avait pas de sens à l'échelon national: il opposait l'intérêt d'un journal local, au livre, dont l'échelle est mondiale (avec ses traductions). L'échelon national, ce serait celui de la télévision, du 20-heures: il y a quelque chose de juste dans cette analyse. Au *Tigre*, on a tout fait pour éviter l'échelon national, mais on y reste toujours plus ou moins. Souvent on nous dit: vous créez trop votre propre actualité dans ce journal, il n'y a pas assez de passerelles avec ce dont les autres parlent. Pendant longtemps, j'ai cru que cette critique était juste, qu'on devrait essayer de raconter, à notre façon, les choses dont tout le monde parle. Et puis, en fait, non: un contre-reportage sur le procès Banier (n°6), qu'apporte-t-il de vraiment essentiel? Que donne-t-il à voir qui fasse mieux comprendre le monde? Avec Michel Butel (dont *L'Autre journal* avait enchanté, au sens propre, mon adolescence), on n'est pas toujours d'accord, mais ces mots qu'il a dits, dans un vieux numéro du *Tigre*, me semblent toujours aussi évidents: «Pour qu'on entende quelque chose, pour qu'on lise quelque chose, pour qu'on soit informé, je crois qu'il faut que ça passe par la médiation de l'art, de la beauté, du scandale, d'une infraction quelconque à ce qui est la loi, à la parole dominante dans une langue.» Ce scandale, il faut une telle énergie pour le renouveler tous les quinze jours. C'est comme si c'était cette énergie qui me manquait. J'aimerais tellement qu'elle soit là. J'aimerais tellement qu'ils soient tous là, ceux qui croient que ce scandale peut et doit encore advenir. Je les attends.

20. Des propositions spontanées d'étudiants qui frappent à la bonne porte sans se poser de questions. Il y en a eu ainsi la rubrique des «erreurs photographiques» d'Anne-Catherine Le Layo, ou plusieurs affiches de dessin.

21. Mais dites-lui donc que c'est normal.

22. Un des points faibles les plus évidents du *Tigre* actuel étant à mes yeux que le poste administratif-technico-financier du journal n'a jamais été pourvu, si ce n'est par R.M. qui est à l'administration ce que KaKa serait à un poste de DRH — un R.M. qui est en outre coordinateur de la rédaction, webmaster, et technicien informatique de nous tous, bref. Alors certes: Gérard Thomas nous aide pour les comptes, des amis ou nos enfants respectifs collent les enveloppes (hé oui! cela explique quelques bordes!), Lénon est toujours là pour la retape, et cætera. C'est tout le paradoxe du *Tigre*: un journal professionnel fait de manière artisanale. Sauf que quand l'artisan croûle sous plus de mille enveloppes à remplir, des mails d'abonnés mécontents, des problèmes financiers personnels et la date du bouclage, les choses se compliquent. Bref, la débrouillardise qui fait la force du *Tigre* est sans doute aussi ce qui l'épuise. Mais ne croyez pas que c'est une plainte: c'est juste un constat, non résolu à ce jour. En ce qui me concerne, comme disent les piafs et les félins: «Non, je ne regrette rien.»



10

On fait un journal. Un journal dont on suppose qu'il ne ressemble pas aux autres. Dont on imagine qu'il est là pour remettre en question des usages, des façons d'écrire. Dont on trouve qu'il est indocile, dans le choix de ses sujets et la façon de les traiter. Et puis: rien. Pas de polémique. Pas d'analyse. Pas de commentaires. Des messages de lecteurs, on en reçoit beaucoup: enthousiastes, la plupart du temps. Mais courts, très courts. Autour de nous, pareil:

11

L'époque mérite-t-elle *Le Tigre*? Cela fait encore trop prétentieux, essayons autrement: l'époque a-t-elle besoin du *Tigre*? Je dis l'époque, c'est aussi le lieu: la France, ce vieux pays assoupi, est-il l'endroit où faire *Le Tigre*? Y a-t-il des lecteurs à secouer? Y a-t-il des provinciaux à faire rêver? Y a-t-il des jeunes à entraîner? Tout se passe comme si: non. C'est peut-être de notre faute, aussi. Peut-être que cette drôle de ligne, de non-ligne politique, cet engagement ni n'en n'est pas un, semble un poil déglagée, un chouïa cynique, un petit peu improductive. Peut-être qu'on devrait promouvoir les énergies renouvelables et dire du mal de Sarkozy, peut-être que ce serait plus utile. Bien sûr que ce ne serait pas plus utile: car ils sont déjà là, ceux qui promeuvent les



POST-SCRIPTUM TECHNIQUE. — De ce texte, on déduira que l'avenir est incertain. Que nos abonnés, acheteurs, et lecteurs, prennent leur mal en patience et attendent de voir ce qui adviendra. Journal, revue, livres — ou rien? Quoi qu'il en soit, à partir du 1^{er} octobre 2010, *Le Tigre* sera sis au 74 rue du Château-d'Eau, à Paris X. Téléphone et mail inchangés.